

**GÉRARD LINDEPERG**

---

**Avec  
la Loire**

---

Mémoires (suite)  
1992 - 2002



AVEC LA LOIRE  
MÉMOIRES (SUITE): 1992-2002

La collection *Monde en cours*  
est dirigée par Jean Viard

Reconnue d'utilité publique dès sa création, la Fondation Jean-Jaurès est la première des fondations politiques françaises. Indépendante, européenne et social-démocrate, elle se veut depuis vingt-cinq ans un lieu de réflexion, de dialogue et d'anticipation. Les partenariats éditoriaux qu'elle engage répondent à l'ambition de faire naître analyses pertinentes et propositions audacieuses, mais aussi de mettre cette production intellectuelle et politique au service de tous. Gilles Finchelstein et Laurent Cohen sont directeurs des publications de la Fondation Jean-Jaurès.

© Éditions de l'Aube  
et Fondation Jean-Jaurès, 2020  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-4009-2

Gérard Lindeperg

**Avec la Loire**

Mémoires (suite): 1992-2002

*éditions de l'aube*  
*fondation jean-jaurès*

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux éditions de l'Aube*

AVEC ROCARD. MÉMOIRES D'UN ROCARDIEN DE PROVINCE, l'Aube,  
2018

### *Chez d'autres éditeurs*

L'ENJEU RÉGIONAL, avec Jacques Boutonnet, Centre Condorcet, 1992

LES ACTEURS DE LA FORMATION PROFESSIONNELLE, La Documentation française, 2000

FLEURS DE GIVRE, Actes graphiques, 2001

Jaurès et LA LOIRE, direction, préface de Michel Winock, De Borée,  
2013

Jaurès STÉPHANOIS, avec Jean-Michel Steiner, Actes graphiques,  
2014

*À Michèle*





## Avant-propos

En écrivant ces mémoires, je n'ai cessé de penser aux centaines de militants que j'ai rencontrés dans une vie politique qui commence en 1958 avec ma première carte à l'UGS (Union de la gauche socialiste). Certes, plus de soixante ans après, beaucoup de mots qui ont tant compté pour ma génération ont perdu la force de leur sens originel. Le tranchant de nos certitudes s'est érodé au fil des événements, des utopies se sont évanouies face à la dure réalité de l'exercice du pouvoir et l'opinion publique a basculé au point de rejeter tout ce qui s'apparente au monde politique. Pour autant, le souvenir de l'enthousiasme désintéressé des militants que j'ai côtoyés reste vif et me semble avoir gardé une étonnante fraîcheur.

Je voudrais dire haut et fort que les écarts de quelques responsables de parti et les dérives de quelques élus ne doivent pas occulter la somme de dévouement et la puissance d'espérance de l'immense majorité des militants avec qui j'ai eu l'occasion de travailler. Bien sûr, nous avons croisé des esprits retors et calculateurs guidés par l'arrivisme. Mais je peux témoigner qu'ils ne constituent qu'une minorité infime au regard du désintéressement de la masse des adhérents qui se sont regroupés dans un parti dont l'ambition sincère était

## GÉRARD LINDEPERG

d'améliorer la vie du plus grand nombre. En évoquant nombre de militants restés anonymes, j'espère contribuer à redonner à l'engagement politique ses lettres de noblesse.

Écrire ses mémoires, c'est prendre le risque de faire revivre son parcours avec des lunettes grossissantes qui conduisent à magnifier son propre rôle; c'est également prendre le risque d'éclairer le passé à la lumière du présent en faisant preuve d'une lucidité rétrospective. J'ai eu en tête ces dangers, mais je ne prétends pas y avoir toujours échappé.

## Introduction

### La Loire: un département atypique

Héritier d'une décision politique, le département de la Loire offre plusieurs singularités qui en font un département original.

L'année 1790 voit la naissance du département Loire-et-Rhône, avec un chef-lieu décentré à Lyon. Puis, rapidement, la dissidence lyonnaise girondine opposée à la Convention conduit cette dernière à trancher dans le vif: en 1793, le département est coupé en deux afin d'isoler le Rhône et de punir la grande ville séditeuse. La Loire naît de cette amputation avec pour chef-lieu Feurs, de 1793 à 1795, puis Montbrison... avant qu'il ne soit définitivement transféré à Saint-Étienne en 1856. La dénomination initiale permettait de situer le département d'origine au contact de l'axe rhodanien; l'isolement dans lequel se trouve désormais la Loire a de la difficulté à parler à nos compatriotes dont l'attention s'éparpille sur les mille kilomètres du plus long fleuve français. La localisation précise du département de la Loire reste pour beaucoup une énigme et participe à la modestie de son attractivité.

Un département longiligne coupé en deux par le seuil de Neulise, frontière géographique et linguistique entre pays d'oc et pays d'oïl. Un département déséquilibré avec un nord roannais, mangeur de viande charolaise, aimanté par la métropole lyonnaise, tandis que le sud stéphanois, amateur de viande

limousine, vit sa vie dans son bastion industriel. Les clivages politiques eux-mêmes épousent la géographie : les partisans de Jules Guesde se regroupent à Roanne tandis que les partisans de Jean Jaurès dominent à Saint-Étienne. À partir des années 1840, l'explosion démographique du sud liée à la révolution industrielle va amplifier les dissonances à l'intérieur du département. L'arrivée de nombreux travailleurs d'origine étrangère dans les mines et la métallurgie façonne une identité spécifique en rupture avec les traditions rurales de la plaine du Forez et des montagnes de Haute-Loire.

Saint-Étienne, qui va devenir la septième ville française à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, aurait pu constituer un phare attractif diffusant une image de puissance et de dynamisme. Il n'en fut rien parce qu'elle garda longtemps l'image de « la grande ville dangereuse<sup>1</sup> », ville noire insalubre aux multiples taudis, ville rouge aux ardents conflits sociaux. La longueur et la dureté des grèves, les morts de la fusillade du Brûlé de 1869 immortalisée par Émile Zola, la mort, en 1871, du préfet de L'Espée, victime des émeutiers qui assiégèrent l'hôtel de ville<sup>2</sup>, ont eu un écho national. Tous ces événements marquèrent les mémoires pour longtemps.

## Un socialisme singulier

Les évolutions originales du socialisme ligérien renforcent une singularité héritée de l'histoire et de la géographie. Lorsque, en 1905, toutes les chapelles socialistes françaises acceptent de se rassembler dans un parti unique pour fonder la SFIO, la Loire fait exception : elle reste à l'écart au sein

---

1. Daniel Mandon, *Le département de la Loire et son conseil général, un destin singulier*, Saint-Genest-Lerpt, Les Éditions & co, 2018.

2. Dans l'attente de la construction d'une préfecture à Saint-Étienne, le préfet et ses services furent logés provisoirement à l'hôtel de ville.

d'une fédération indépendante animée par Aristide Briand. Lorsque, en 1920, au congrès de Tours, les socialistes doivent choisir entre l'adhésion à l'Internationale communiste ou le maintien dans l'Internationale ouvrière, tous les mandats de la Loire se portent en faveur du choix communiste. La Loire est l'un des rares départements à s'orienter aussi massivement dans cette voie. Certes, assez rapidement, plusieurs responsables de la jeune fédération communiste prennent conscience de la réalité bolchévique et de la tutelle de Moscou. Ils vont faire marche arrière et revenir à « la vieille maison<sup>1</sup> » socialiste, mais ce choix de départ pèsera lourd : pendant plus de cinquante ans, l'hégémonie communiste va s'imposer à gauche au détriment d'un parti socialiste faible et complexé, condamné à demeurer dans l'ombre d'un parti puissant, sûr de lui et dominant à l'intérieur de la gauche.

En 1974, les Assises du socialisme consacrent l'intégration d'une partie du PSU et des militants de la CFDT au PS de François Mitterrand. Le rassemblement n'exclut pas la méfiance : dans la majorité des cas, ces nouveaux venus sont rarement bien accueillis dans les sections et peinent à se faire une place à la direction des fédérations. Il en va tout autrement dans la Loire : les nouveaux arrivants deviennent majoritaires et, sans transition, prennent le pouvoir au détriment des socialistes héritiers directs de la SFIO. Par ailleurs, alors que les anciens du PSU suivent Michel Rocard qui s'intègre dans la majorité du parti, les militants de la Loire décident à l'inverse de rejoindre le courant minoritaire de Jean-Pierre Chevènement, le CERES. Là encore, la Loire constitue une exception qui ne sera pas de nature à favoriser le développement de la fédération socialiste en perpétuel décalage avec la direction nationale.

---

1. Expression utilisée par Léon Blum dans son discours au congrès de Tours.

Dans les années plus récentes, cette histoire chaotique a été aggravée par des dissidences comme celle du club «À gauche autrement», en 1992, qui affaiblit le parti socialiste dans le département. Le choc de l'élection présidentielle de 2017 est encore plus déflagratoire puisque la campagne électorale et l'élection d'Emmanuel Macron conduisent à des démissions qui laissent le parti exsangue. Jean-Louis Gagnaire, ancien député, ancien vice-président de la région, Maurice Vincent, ancien maire de Saint-Étienne, ancien sénateur, adhèrent à La République en marche, tandis que Régis Juanico, député, ancien trésorier national et ancien premier secrétaire de la fédération, quitte le PS pour rejoindre le petit mouvement de Benoît Hamon. Pour le socialisme ligérien, c'est le retour à la case départ.

Dans sa longue histoire, le parti socialiste a connu d'autres périodes noires, notamment à la fin du deuxième septennat de François Mitterrand, au moment où je suis arrivé à Saint-Étienne. À partir du début des années 1990, j'ai été un acteur de la reconstruction du parti socialiste de la Loire avant de devenir le témoin impuissant de sa marginalisation en 2017. Élu premier secrétaire de la fédération en 1992, je me suis engagé pour faire du PS le premier parti de la gauche. Cet objectif fut atteint aux élections législatives de 1993 et aux élections municipales de 1995 à Saint-Étienne. Il ouvrait la voie à des victoires à venir : élu député en 1997, je fus relayé les années suivantes par Régis Juanico et Jean-Louis Gagnaire, tandis que Maurice Vincent devenait maire de Saint-Étienne puis relayait Jean-Claude Frécon au Sénat.

Cette deuxième partie de mes mémoires<sup>1</sup> est consacrée à l'évocation d'une décennie décisive dans l'histoire de la fédération

---

1. *Avec Rocard; mémoires d'un rocardien de province*, La Tour d'Aigues, l'Aube, 2018, en constitue la première partie. Cet ouvrage évoque mon

## AVEC LA LOIRE

du PS. De 1992 à 2002, la séquence que j'essaie de faire revivre ne fut pas toujours un long fleuve tranquille ; mais elle fut exaltante et je suis heureux d'avoir contribué à ce moment de redressement du socialisme dans la Loire.

---

engagement politique à la fin des années 1950, mes responsabilités dans la vie locale et le syndicalisme, mes années militantes dans le Rhône, au PSU puis au PS, mon accession à la direction nationale du Parti, ma collaboration étroite avec Michel Rocard jusqu'en 1994.





## Vivre à Saint-Étienne

### La Comédie de Saint-Étienne

Pour la majorité des Français, le nom de Saint-Étienne a été longtemps attaché au catalogue de Manufrance avant d'être associé au football et à l'épopée des Verts qui a conduit l'équipe stéphanoise en finale de la Coupe d'Europe des clubs champions en 1976. Cette année-là, la ferveur nationale pour « les Verts » a atteint son acmé. Par ricochet, la ville de Saint-Étienne a bénéficié d'un grand courant de sympathie pendant de longues années, même lorsque son équipe a connu par deux fois les affres de la deuxième division.

Pour moi, le nom de Saint-Étienne était associé à celui de Jean Dasté et à la Comédie. J'ai découvert l'amour du théâtre quand j'avais 20 ans et cette passion ne m'a jamais quitté. Je dois mes premières émotions à Jean Vilar, au festival d'Avignon et au TNP à Paris. Malgré la maigreur de la solde que je percevais à Dijon pendant mon service militaire, je n'hésitais pas à mobiliser mes économies pour prendre le train de nuit et assister à la représentation d'une pièce de Brecht, de Marivaux ou de Tchekhov au théâtre de Chaillot. Puis ce fut les mises en scène de Roger Planchon à Villeurbanne, Brecht encore, Shakespeare, Molière et tant d'autres pendant une trentaine d'années.

En 1961, la rencontre à Lyon avec Jean Dasté m'ouvrit de nouveaux horizons. Je revois le lieu, dans le quartier de Perrache, en un moment où la trouée de l'autoroute n'avait pas encore coupé la ville en deux et massacré le paysage urbain. En contrebas de la gare s'étendait une vaste esplanade qui accueillait à l'automne une « vogue » très courue des Lyonnais. À la belle saison, c'était le lieu d'interminables concours de boules. Le beaujolais nouveau n'avait pas encore été inventé ; on y buvait un vin léger et parfumé à l'ombre fraîche des platanes. C'était ce lieu plein de charme, aujourd'hui englouti sous des tonnes de béton, que Dasté avait choisi pour planter son chapiteau, sous lequel il donnait *Le Bourgeois gentilhomme*. J'avais beaucoup aimé sa mise en scène et j'allai lui parler après le spectacle. Il me reçut de façon simple et avenante, à la manière d'un patron de café qui vous offre un verre derrière son bar. Le collège où je faisais mes débuts de professeur était à deux pas, derrière les voûtes de Perrache, et je lui demandai s'il accepterait de rencontrer mes élèves. Il me donna son accord spontanément, comme s'il s'agissait d'un service après-vente inscrit dans sa mission.

Après la fin des cours, d'autres classes s'étaient jointes à mes élèves ; nous n'étions que deux professeurs et je craignais que cette masse d'élèves rassemblés dans la salle bruyante de la cantine soit difficilement maîtrisable. J'avais quitté Dasté en costume de scène et je le vis arriver vêtu en homme de la rue, avec des vêtements sans âme, à la limite de la négligence. J'étais très inquiet car nous n'avions pas parlé de la nature de son intervention : comment allait-il capter l'attention de cet auditoire dissipé ? J'avais tort de m'inquiéter. Il monta sur une petite estrade, jeta un regard circulaire et le silence s'installa. Sans plus attendre, il commença avec une fable de La Fontaine alors que je pensais qu'il allait nous parler de son métier de comédien. L'assemblée fut immédiatement conquise. J'ai oublié le titre de la fable, mais je n'ai pas oublié

le sourire des élèves et leur regard émerveillé. J'ai toujours aimé La Fontaine, sensible au rythme des vers et à la subtilité des sonorités. Je découvris à cette occasion que chaque fable était conçue comme une véritable petite pièce de théâtre avec ses personnages dont chacun a une personnalité finement dessinée; quant à l'intrigue, si ramassée qu'elle fût, elle pouvait fortement tenir en haleine une centaine d'adolescents entassés dans une salle inconfortable. Une dizaine de fables suivirent. On sentait que Dasté était heureux, presque joyeux, de dire ces vers qu'il semblait déguster comme une gourmandise. Il y avait de la roublardise dans la façon dont il faisait jaillir ses personnages, comme s'ils allaient bientôt apparaître sur l'es-trade. Il exprimait un bonheur qu'il sut faire partager.

Dès que je m'installai à Saint-Étienne, en 1992, j'eus l'intention de lui demander un rendez-vous. Mais les années 1993 et 1994 m'occupèrent beaucoup à Paris, où j'étais « conseiller spécial » de Rocard, et la rencontre n'eut pas lieu. Quand je fus enfin plus disponible, il était trop tard. C'est à sa veuve que je rendis visite. Elle habitait dans une petite maison sur le rebord est du plateau de Montreynaud. Nous ne nous connaissions pas et elle fut surprise de ma démarche. Je notai la simplicité de l'accueil, dans une petite pièce modestement meublée qui ne respirait pas l'aisance. Le directeur de la Comédie, entièrement mobilisé par son public et ses comédiens, s'était peu préoccupé de ses affaires personnelles. Sa veuve, triste et pleine d'amertume, ne me permit pas de revisiter l'image que j'avais conservée de Dasté.

C'est en feuilletant le livre-album des photos prises par Ito Josué<sup>1</sup> que j'ai retrouvé Jean Dasté. Je ne connais rien de plus émouvant que ces visages de femmes et d'hommes du peuple

---

1. Hugues Rousset, *Jean Dasté, un homme de théâtre dans le siècle*, photographies d'Ito Josué et de Louis Caterin, Saint-Étienne, Actes graphiques, 2015.

fascinés par le spectacle qui se déroule devant eux. En jouant sur les places publiques, sous un chapiteau ou dans les cours d'immeubles de quartiers ouvriers, Dasté allait à la rencontre de toutes les classes sociales, et spécialement de celles qui n'allaient jamais voir un spectacle dans un théâtre. Le public photographié ne trompe pas : beaucoup de casquettes et peu de chapeaux, une femme en blouse avec un jeune enfant qui dort dans ses bras, une grand-mère qui a perdu toutes ses dents, une autre qui tient son chien en laisse, un gamin en culottes courtes qui, saisi par l'émotion, ouvre des yeux éberlués et dévore son pouce. Parfois, l'angoisse étreint les visages et accompagne le drame qui se joue à quelques mètres des spectateurs figés debout, le poing serré sur le bois des palissades. À d'autres moments, le rire domine et la joie s'exprime sans retenue, bouche édentée largement ouverte chez les plus âgés, œil rond qui brille d'étonnement chez les plus jeunes. Personne ne semble incommodé par l'inconfort des sièges, personne ne semble ressentir la fatigue parmi ceux qui restent debout. La magie joue à plein sur un public qui découvre avec émotion un spectacle dont il avait pensé, de prime abord, qu'il n'était pas fait pour lui.

Mon souvenir le plus fort remonte à la mise en scène du *Cercle de craie caucasien*, de Brecht. Une fable bouleversante qui voit s'affronter la mère qui a porté l'enfant à celle qui l'a élevé. Je me suis toujours souvenu de la phrase du juge Azdak joué par Dasté : « Les choses appartiennent à ceux qui les rendent meilleures. » Lorsque je suis devenu numéro deux du PS, les journalistes parisiens se sont intéressés à ma personnalité et à mes centres d'intérêt. J'ai évoqué ma passion pour le théâtre et j'ai cité cette phrase, prononcée par Dasté, qui a été reprise dans plusieurs quotidiens.

« Les Verts »

J'aime la pratique sportive, mais je n'ai jamais été un spectateur passionné. Je me souviens avec émotion des compétitions d'aviron et des matchs de rugby de ma jeunesse au Creusot, lorsque je ramais au Club nautique et que je jouais au Club olympique. Lorsque j'ai du temps disponible, je préfère pratiquer une activité sportive plutôt que de regarder un match. L'argent a pris une place disproportionnée dans le sport, notamment dans le football, qui est devenu une entreprise commerciale aux mains de ses financeurs. Moi qui ai connu le rugby dans les années 1950, je regrette ce monde perdu du bénévolat et de la convivialité de la troisième mi-temps. Il est devenu un enjeu financier au même titre que le football.

Lors d'un déjeuner avec Robert Herbin<sup>1</sup>, j'ai eu l'occasion de lui faire part de mon point de vue, qu'il n'a pas contesté. Toutefois, je constatai qu'il n'aimait pas s'étendre sur son passé de footballeur ; l'ancien capitaine de l'ASSE quitta rapidement le terrain sportif pour parler culture et notamment musique. Par la suite, je ne fus pas surpris de le rencontrer à l'Opéra. Joueur d'exception et entraîneur mythique, il était dans le monde du football une personnalité hors norme qui a marqué l'histoire du football français et contribué au rayonnement de Saint-Étienne.

Je pense avoir bien mesuré la place du football dans cette ville. Il suffit d'aller au stade Geoffroy-Guichard pour comprendre qu'au-delà de l'enjeu sportif, il y a un besoin de se rassembler et une volonté de partage. Les clivages sociaux, culturels, politiques s'effacent pendant un moment privilégié qui rassemble les spectateurs autour d'un même rêve et d'un

---

1. Né en 1939 à Paris, quai de la Loire, mort le 27 avril 2020 à Saint-Étienne.

même élan. À la tribune officielle, je préfère la tribune Henri-Point, car on y trouve un public moins homogène et plus chaleureux. Le mot de communion est sans doute excessif, mais il exprime bien ce temps suspendu pendant lequel chacun oublie ses problèmes personnels pour partager un espoir collectif. On y devine également la fierté d'un peuple qui a besoin, à travers les victoires de son équipe, de transcender les défaites économiques.

Pour autant, l'esprit supporteur m'est étranger. Je préfère un beau match perdu à une compétition médiocre gagnée. Si j'ai partagé des moments d'euphorie, je ne me suis pas senti partie prenante des associations de supporteurs qui structurent les clameurs et conspuent les adversaires, parfois traités comme des ennemis.

### Pierre Gagnaire

Un dîner chez Gagnaire ne s'oublie pas et j'ai eu ce plaisir à trois reprises. J'ai gardé le souvenir d'une véritable symphonie de saveurs où les différents plats se subliment au cours du repas. J'avais rencontré Pierre Gagnaire au moment où, deux ans après avoir obtenu les trois étoiles du guide Michelin en 1993, son restaurant était menacé de faillite. Les raisons ne manquaient pas : absence dans la ville d'un équipement hôtelier haut de gamme, ce qui éloignait la clientèle internationale, investissements sans doute mal calibrés, diminution des frais de représentation des grandes entreprises depuis la crise économique... autant de causes qui expliquaient la chute de cette prestigieuse maison. D'autres chefs comparables ont pu résister car ils succédaient à une ou deux générations familiales qui avaient amorti avant eux les gros investissements et épongé la dette au moment des Trente Glorieuses. Contrairement à la dynastie roannaise de la famille Troisgros, Pierre Gagnaire a dû supporter seul toute la charge.

Il m'était apparu que tout devait être tenté pour garder à Saint-Étienne la seule « star » de niveau international de la ville. J'avais suggéré d'annexer au restaurant un centre international de formation où les cuisiniers déjà confirmés auraient pu venir du monde entier pour se perfectionner et participer à de nouvelles créations culinaires. J'ignore si cette idée était viable car elle n'a pas été étudiée ; mais j'estimais que l'on ne pouvait pas laisser tomber le couperet sans que quelque chose soit tenté et sans accorder un signe d'intérêt à ce prestigieux enfant du pays. Pour la plupart, mes amis socialistes m'objectèrent que, compte tenu du tarif des menus, c'était une affaire de riches qui ne nous concernait pas. Le maire Michel Thiollière, dans un débat radiodiffusé qui l'opposait au chef, développa le même argument en opposant le prix élevé des repas aux bas revenus des Stéphanois. La réplique de Pierre Gagnaire fut cinglante : « Comment pouvez-vous parler de mes tarifs alors que chaque fois que vous êtes venu chez moi ce n'est pas vous qui avez payé la note ? » Je crois qu'avec les Stéphanois l'incompréhension fut totale et Gagnaire s'est senti doublement humilié après son échec.

Pourtant, c'était un Stéphanois authentique ; pas seulement par l'accent qu'il a toujours conservé, mais également par la générosité et la gentillesse. Un jour que je lui rendais visite avant qu'il ne quitte Saint-Étienne, il me montra une table occupée par deux étudiants venus sac au dos : « Ce sont deux Écossais qui m'ont appelé hier en me disant qu'ils n'avaient que 150 francs chacun ; eh bien, je leur ai fait à manger pour 150 francs. » Gagnaire est un humaniste. C'est un homme spontané, plein de fougue, qui n'a pas hésité à m'apporter un soutien public lorsque j'étais candidat au poste de maire en 2002. C'est avant tout un artiste, un poète à sa façon. Ce n'est pas un hasard s'il a été élu en 2015 par ses pairs « plus grand chef étoilé du monde ». Après

## GÉRARD LINDEPERG

son échec stéphanois, il a très vite rebondi dès son arrivée à Paris ; ce fut une chance pour lui, mais une lourde perte pour l'image de Saint-Étienne.



## Du Creusot à Saint-Étienne

Lorsqu'il visite Saint-Étienne, Stendhal s'apitoie sur le sort des habitants, contraints de vivre dans une ville si peu attractive. Ceux qu'il appelle les « indigènes » n'ont pas d'autre option parce que leur travail les cloue sur place; mais comment comprendre que quelqu'un venu d'ailleurs fasse le choix de venir y vivre, car, dit-il, « je n'ai rencontré qu'une seule personne qui habitât Saint-Étienne par goût<sup>1</sup> ». Depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la ville noire a bien changé et l'écrivain grenoblois ne la reconnaîtrait plus. Pourtant, la même question m'est encore souvent posée: « Pourquoi ce choix, au lieu de Paris ou de Lyon? » Je réponds souvent qu'ayant passé toute mon enfance au Creusot, je me suis senti immédiatement chez moi à Saint-Étienne. Je n'ai pas été étonné de trouver dans le manuel de lecture des enfants de la III<sup>e</sup> République<sup>2</sup> cette observation du jeune Julien arrivant à Saint-Étienne: « Oh! on croirait que nous revenons au Creusot... Combien voilà de cheminées! » Et son maître, M. Gertal, lui explique: « Saint-Étienne a en effet plus d'un rapport avec Le Creusot, car là aussi on travaille le fer et l'acier. » Ce sont moins les

---

1. Cité par Gérard-Michel Thermeau, in *Saint-Étienne, regards d'écrivains!*, Lyon, EMCC, 2013.

2. G. Bruno (Augustine Feuillée), *Le tour de la France par deux enfants*, Paris, Belin, 1877.

cheminées que les hommes qui m'ont rappelé la ville de ma jeunesse: une population ouvrière, dure à la tâche, fière de son savoir-faire tout en restant modeste dans son expression. Un mode de vie simple et une solidarité forte, sur son lieu de travail comme dans son quartier.

L'histoire est également source de points de rencontre entre les deux villes. Ainsi, Benoît Malon<sup>1</sup>, mandaté par l'Internationale ouvrière, est venu soutenir les grévistes du Creusot. Cette grande grève des mineurs lancée en avril 1870 trouvera un écho avec celle des mineurs stéphanois à la fin du siècle, soutenue par Jaurès. En 1871, l'ouvrier et syndicaliste Jean-Baptiste Dumay fut élu maire du Creusot contre le candidat de la famille Schneider. Le Creusot et Saint-Étienne firent partie des rares villes qui suivirent le mouvement lancé par la Commune de Paris le 18 mars 1871: elles proclamèrent la Commune le même jour, le 24 mars. Les deux seront durement réprimées. Il faudra attendre 1900 pour voir l'élection d'un ouvrier syndicaliste à la mairie de Saint-Étienne, avec Jules Ledin. Après une longue période dominée par des représentants de la bourgeoisie, l'année 1977 voit un syndicaliste CFDT élu maire socialiste du Creusot tandis que Saint-Étienne fait le choix d'un maire communiste, responsable CGT.

En 1970, la Société des forges et ateliers du Creusot où travaillaient mon père et tous mes oncles fusionna avec la Compagnie des ateliers et forges de la Loire pour donner naissance à Creusot-Loire. La liquidation de l'entreprise en 1984 provoqua les mêmes souffrances dans les deux bassins sidérurgiques.

---

1. Né à Précieux en 1841. Journaliste, écrivain, communard, il fonde *La Revue socialiste*, qui joue un rôle très important jusqu'à nos jours. À sa mort en 1893, Jaurès salue sa mémoire et souligne l'importance de ses écrits.

Si l'histoire a ses clins d'œil, la géographie ne manque pas de connivences pour parler de ces villes toutes deux appuyées sur les contreforts du Massif central. Éloignées des grands axes naturels de passage, elles ont longtemps constitué un cul-de-sac, jusqu'à ce que le chemin de fer les délivre de leur enfermement. Seuls les hasards de la géologie ont compensé les carences de la géographie en faisant affleurer deux gisements de houille.

Le développement des deux villes a été forgé par le monde des campagnes arraché aux montagnes voisines. L'apparition tardive de l'université n'a pas permis de faire disparaître une culture rurale qui demeure prégnante. Petit à petit, la culture industrielle s'est développée, sans pour autant qu'une culture urbaine s'impose vraiment avant la fin du xx<sup>e</sup> siècle. Les grandes entreprises, comme Schneider au Creusot, Manufrance, Manufacture d'armes puis Giat-Industries à Saint-Étienne, ont fait vivre des générations d'une même famille. Elles ont été vécues comme des bastions immuables que rien ne semblait pouvoir sérieusement menacer. Leur disparition n'a pas seulement entraîné une crise économique et sociale : elle a également provoqué un traumatisme dans les esprits.

Les deux villes sont insérées dans un écrin de verdure. Au sud de Saint-Étienne, le massif du Pilat impose sa présence jusqu'au cœur de la ville. Au nord, les derniers appendices des monts du Lyonnais viennent mourir au pied des immeubles du quartier de la Terrasse. J'ai appris à faire de la bicyclette au pied du Morvan en escaladant les collines qui dominant la cuvette du Creusot, et je me plais aujourd'hui à parcourir sur mon vélo la variété des reliefs stéphanois que les cours d'eau ont sculptés. Le Gier dévale les pentes du Pilat pour se diriger vers le Rhône et la Méditerranée tandis que le Furan regarde vers l'Atlantique. Cet affluent de la Loire est un torrent parti du Bessat qui s'enfonce dans le Gouffre

d'Enfer en direction de la ville. Des barrages ont apaisé son cours et les municipalités successives l'ont mis sous tutelle à travers des souterrains qui l'ont fait disparaître aux yeux des habitants. Dommage, une rivière apporte à la ville qu'elle traverse un supplément d'âme. C'est ce qu'avait compris Michel Durafour lorsqu'il a annexé à Saint-Étienne la petite commune de Saint-Victor qui somnolait sur les bords de la Loire. Pour autant, le fleuve est resté à l'écart ; une fois libéré de ses gorges granitiques étroites, il tourne le dos à la ville avant d'aller musarder dans la plaine du Forez.

La région stéphanoise permet une variété de parcours cyclistes comme peu de grandes villes peuvent en offrir. La plaine ne manque pas de charme avec ses étangs et ses buttes volcaniques, mais elle offre peu de possibilités pour ceux qui aiment gravir les pentes. Heureusement, les monts du Lyonnais, auxquels on accède par le col de la Gachet, permettent de belles mises en jambes malgré la modestie des altitudes. Le massif du Pilat, avec ses crêtes vigoureuses et ses vallées encaissées, est incontestablement le lieu magique pour qui aime grimper les cols et se laisser couler sur le versant méridional en direction de la dépression du Rhône.

Bref, pour mille raisons, je me sens bien à Saint-Étienne. Grâce à la force du lien qui relie la ville de mon enfance à ma ville d'adoption, je me sens chez moi.

**PREMIÈRE PARTIE**  
**PREMIERS COMBATS**



## Mon arrivée dans la Loire

Mon arrivée à Saint-Étienne – certaines mauvaises langues diront mon atterrissage – mérite quelques éclaircissements qui nécessitent de remonter au début des années 1990.

Bien que le Premier ministre Michel Rocard gardât un taux de satisfaction élevé auprès des Français, François Mitterrand décida en mai 1991 de mettre fin à sa cohabitation avec un homme qu'il n'avait jamais pu supporter. Le choix d'Édith Cresson surprit tous les connaisseurs du sérail socialiste. Lorsque les premiers bruits de sa nomination commencèrent à circuler, je me souviens de la virulente réaction d'Henri Emmanuelli qui m'interpella dans un couloir de la Rue de Solférino : « Tu sais quelque chose ? Je n'arrive pas à croire à ces bruits. Sa nomination serait une catastrophe. Ce n'est pas possible que Tonton nous fasse ça ! » Personne ne mit publiquement en doute l'aptitude d'une femme à diriger le gouvernement de la France ; toutefois, le machisme n'était pas absent de certains jugements et, dès le départ, ses capacités politiques furent contestées. L'absence de soutien explicite du parti fut un handicap aggravé par les propres maladresses de la Première ministre. Le résultat fut pire que ce qu'annonçaient les plus sombres pronostics et le président dut reconnaître le fiasco en appelant Pierre Bérégovoy à la rescousse en avril 1992. Ce dernier, qui se morfondait depuis 1981 dans l'attente d'une nomination à Matignon, arrivait trop tard.

La spirale dans laquelle s'enfonçaient le gouvernement et le parti socialiste était trop profonde pour nous remettre à flot avant les législatives de 1993. Ainsi, en quelques mois, les décisions de François Mitterrand se révélèrent désastreuses pour le pays comme pour le Parti : bien loin de promouvoir la place des femmes en politique, l'épisode Cresson repoussa dans le temps l'hypothèse de l'accession d'une femme à la tête de l'État ; quant à Bérégovoy, il n'eut guère le temps d'agir tout en devant assumer le poids d'une défaite annoncée aux législatives. De si lourdes erreurs présidentielles s'expliquent mal, à moins de supposer que la détestation de Rocard l'ait emporté sur toute autre considération.

### La décision

Les mauvais résultats des régionales de 1992 comme la division de l'électorat de gauche lors du référendum sur le traité de Maastricht n'annonçaient rien de bon, alors même que les questions liées au financement des partis politiques creusaient la crise de confiance. Avec « l'affaire Urba », la mise en cause du parti socialiste plaça les responsables et les élus en première ligne, face à la vindicte d'une opinion publique troublée de surcroît au cours des derniers mois par les critiques concernant la légalité du « prêt Bérégovoy ». La maladroite incriminée était mineure, mais elle jeta le doute sur un homme qui incarnait simplicité et probité. Un vent mauvais de pessimisme chez les dirigeants et de découragement chez les militants balaya les dernières énergies socialistes. Face à la défaite qui s'annonçait, les candidats à la députation, habituellement nombreux, se firent plus rares. Dans le Rhône, Jean Poperen, ancien ministre et ancien numéro deux du Parti, décida de ne pas se représenter dans la circonscription de l'Est lyonnais dont il était l'élu depuis 1973. Pierre Joxe et Philippe Marchand, anciens ministres de l'Intérieur,



ne se représentaient pas, tandis que Paul Quilès quittait sa circonscription parisienne, trop risquée, pour la 1<sup>re</sup> du Tarn, celle de Jaurès. Alors que plusieurs fédérations faisaient appel à Martine Aubry, cette dernière déclina toutes les offres et refusa d'affronter les électeurs. Ces défections furent interprétées comme une dérobade des dirigeants du parti socialiste.

En septembre 1992, lors d'un entretien avec Laurent Fabius dans son bureau de premier secrétaire, je lui fis part de ma détermination : « Je souhaite être candidat aux prochaines législatives, car si les plus hauts responsables du Parti ne vont pas au charbon, qui ira ? » En dépit du mauvais contexte, quelques circonscriptions pouvaient être jouables et, dans l'entourage de Laurent Fabius, on me parla d'une circonscription gagnable dans le Limousin. J'arrêtai vite mes interlocuteurs en indiquant que je mettais trois conditions à ma candidature : rester dans ma région Rhône-Alpes où j'étais élu local, ne pas prendre la place d'un militant déjà implanté dans la circonscription et être désigné normalement par les militants lors d'un vote à bulletins secrets. Nous n'étions plus dans les années 1970 au cours desquelles François Mitterrand pouvait envoyer sans risque ses *missi dominici* parisiens à la conquête de circonscriptions de province et je ne voulais pas être parachuté en terre inconnue.

Michel Rocard me conseilla d'en parler avec Alain Richard, député du Val-d'Oise et futur ministre de la Défense dans le gouvernement Jospin. Alain était sans doute, avec François Mitterrand, l'un des meilleurs connaisseurs de la carte électorale. Il me fit immédiatement une proposition : « Et pourquoi pas la 1<sup>re</sup> de la Loire ? » J'ignorais tout de cette circonscription et pris contact avec la fédération. Ce territoire avait été réservé en 1981 à Huguette Bouchardeau ; candidate PSU à l'élection présidentielle, elle s'était désistée pour François Mitterrand au deuxième tour. Je connaissais un peu cette professeure de philosophie estimée à Saint-Étienne pour l'avoir rencontrée

à des réunions du PSU, puis à Neuville-sur-Saône lorsqu'elle conduisait sa campagne présidentielle. C'était une femme respectée pour sa valeur et la sincérité de ses convictions. Arrivée derrière le communiste Paul Chomat au premier tour, elle dut se désister au nom de l'union de la gauche. Après cet échec aux législatives de 1981 et une expérience ministérielle peu convaincante, elle abandonna la vie politique à la fin des années 1980 pour se consacrer à l'écriture et à l'édition. Pour les élections de 1988, Michel Durafour, ancien maire de Saint-Étienne et ministre de Rocard au titre de «l'ouverture», avait obtenu que la circonscription soit réservée à un de ses amis réformateurs, Pierre-Roger Gaussin, ancien président de l'université stéphanoise. Quinze années s'étaient donc écoulées depuis la dernière candidature socialiste ! Non seulement je ne prenais la place de personne, mais après le PSU puis le centre gauche, les militants étaient dans l'attente impatiente d'une candidature authentiquement socialiste. Se considérant comme éternellement «sacrifiés par Paris», la venue du numéro deux du parti ne pouvait que les réconcilier avec la direction nationale.

### **Premiers contacts**

Je pris contact avec le premier secrétaire fédéral, Maurice Villegas, un rocardien de toujours que j'avais connu au PSU et avec qui j'avais siégé au conseil régional. Fort de son accord enthousiaste, je contactai divers militants stéphanois, parmi lesquels le Pr Bertrand à qui je rendis visite dans son bureau du CHU. Candidat déjà désigné dans la 2<sup>e</sup> circonscription, il souhaita que nous fassions campagne ensemble et m'apporta son appui tout en me glissant en incidente : «Le seul problème, c'est Laforie.» Il s'agissait du président du groupe socialiste au conseil municipal, candidat déclaré à la mairie de Saint-Étienne, qui ne voyait pas d'un bon œil l'arrivée d'un concurrent potentiel. J'appris par la suite qu'un règlement de

compte visant Bruno Vennin, député socialiste de la 2<sup>e</sup> circonscription de 1981 à 1986, avait conduit les élus socialistes stéphanois à se partager les dépouilles de celui qui, selon eux, était responsable des revers socialistes sur la ville. Ainsi, alors que Guy Laforie se réservait pour les municipales, Jean-Claude Bertrand et Charles Malécot devaient être candidats sur les deux circonscriptions stéphanoises. Charles Malécot avait pris l'habitude de se présenter indûment comme le « correspondant » de Rocard dans la Loire ; alors qu'il ne l'avait jamais rencontré, il avait répandu le bruit que le Premier ministre en personne lui avait demandé de défendre les couleurs socialistes dans la 1<sup>re</sup> circonscription !

Petit-fils d'un ancien sénateur-président du conseil général de la Loire et marié à une jeune femme de la famille Guichard, fondatrice de la plus grosse entreprise de la ville, il pensait avoir toutes les chances de réussir pour peu qu'il obtienne le soutien effectif du Premier ministre... soutien dont il s'était par avance prévalu largement dans la presse locale. Il m'apparut très vite comme le prototype de ces jeunes carriéristes dont la seule ambition est d'accéder au pouvoir et aux facilités qu'il offre<sup>1</sup>. Je pensais que mon arrivée ne pouvait que le confondre et le conduire à la discrétion. Je me trompais : il apporta la preuve qu'il faisait partie des gens déterminés et retors qui ne renoncent jamais. Pour tenter de sauver la face, il déclara, toujours à la soi-disant « demande de Michel Rocard », qu'il m'apporterait son soutien lors de la désignation des candidats par les militants. Il le fit bruyamment et, plus discrètement, il me demanda de lui faire rencontrer Yves Colmou, chef de cabinet du Premier ministre, pour lui proposer un marchandage. La demande tomba à plat : il s'était piégé lui-même et l'affaire en resta là.

---

1. Il sera élu en 2008 sur la liste de droite conduite par Michel Thiollière.

Michel Durafour fut ministre d'État dans le gouvernement de Michel Rocard, avec qui il entretenait d'excellentes relations. Fils de l'ancien maire et ancien ministre Antoine Durafour, il connaissait parfaitement sa ville, dont il fut maire de 1964 jusqu'en 1977. Nous bavardions souvent au conseil régional, où nous siégions tous deux, et il m'encouragea à venir à Saint-Étienne. Par la suite, son soutien public ne me fit jamais défaut, en dépit de mon alliance avec les communistes qui l'avaient chassé de la mairie. Lors de dîners amicaux à son domicile, il me fit rencontrer des personnalités stéphanoises parmi lesquelles Antoine Guichard, patron de Casino, Daniel Benoin, directeur de la Comédie de Saint-Étienne. Nous dînâmes à plusieurs reprises avec un ancien bâtonnier et le directeur du Palais des Sports. C'est grâce à son intermédiaire que je fis la connaissance d'André Luquet, président de la foire de Saint-Étienne, et d'André Laurent, président de la chambre de commerce et de l'AS Saint-Étienne. Tous deux faisaient partie de ses amis proches; ils m'aidèrent à mieux comprendre les enjeux locaux. Certes, ces rencontres ne valaient pas soutien, mais elles me permirent de commencer à entrer dans une forme d'intimité avec la ville.

### **Une rencontre passionnante**

À mon arrivée dans la Loire, Lucien Neuwirth présidait le conseil général. Avec Michel Durafour, son vieux rival à la mairie de Saint-Étienne, il faisait partie des personnalités politiques de premier plan. J'ai reçu de sa part un accueil courtois, puis rapidement nos conversations sont devenues chaleureuses. Quelques confidences m'apprirent qu'il portait un jugement critique sévère sur la municipalité stéphanoise et qu'il ne tenait pas en grande estime le député Pascal Clément, qui allait bientôt lui ravir la tête du département. Je me souviens lui avoir dit: « Votre loi a plus changé la société française

que les polémiques qui ont accompagné les politiques suivies par la droite et la gauche depuis la fin de la guerre. » Il était heureux que j'aborde ce sujet, car une fois mis sur les rails, il devenait intarissable et fourmillait d'anecdotes.

Dès son retour de Londres où il avait rejoint les Forces françaises libres au côté du général de Gaulle, il s'était engagé dans un long combat qui dura plus de vingt ans. Il avait pu mesurer sur place l'avance de l'Angleterre, où les contraceptifs étaient en vente libre, tandis qu'en France la loi de 1920 assimilait la contraception à un crime. Il mit beaucoup de temps à convaincre le Général, pour qui ce sujet relevait de « la bagatelle » et ne méritait pas un engagement de la nation. En 1967, de Gaulle lui prêta enfin une oreille attentive et donna le feu vert au député Neuwirth pour faire voter sa loi.

Lors de mon passage à l'école normale de Grenoble, j'avais eu la chance d'avoir Georges Pascal comme professeur de philosophie. Il était engagé dans la lutte en faveur du *birth control* et présida le premier centre français de planning familial, qui s'ouvrit en 1961 dans la capitale des Alpes<sup>1</sup>. Grâce à lui, je fus sensibilisé à cette question dès 1958, à travers les articles des docteurs Pierre Simon et Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé. Je fis rapidement partie des militants qui défendaient la liberté de procréation pour les couples et qui voulaient permettre aux femmes d'avoir la maîtrise de leur corps. À la fin des années 1950, l'avortement clandestin était un fléau qui meurtrissait beaucoup de femmes des milieux populaires tandis que les milieux aisés s'accommodaient de solutions sur lesquelles la société fermait les yeux.

C'est pourquoi je ne manquai pas d'être surpris par l'attitude du parti communiste. À l'occasion d'un débat organisé dans une maison familiale où nous passions nos vacances en 1964, je dus affronter un haut cadre du PCF qui défendait les

---

1. Grenoble.

idées de Jeannette Vermeersch, que cette dernière avait réussi à imposer au point d'en faire la position officielle du parti. Elle ne voulait pas que les femmes communistes s'alignassent sur les turpitudes des femmes de la bourgeoisie, et elle considérait qu'en limitant le nombre des naissances, elles affaiblissaient l'armée des prolétaires qui devait être la plus nombreuse possible. En 1965, François Mitterrand inscrivit l'abrogation de la loi de 1920 dans son programme. Il contribua à l'évolution du PCF, qui changea de doctrine grâce à l'engagement de la députée communiste Marie-Claude Vaillant-Couturier. La loi Neuwirth fut votée par la gauche tandis qu'elle fut combattue par la partie la plus conservatrice de la droite.

### **Le choix des militants**

Michel Debout représentait le courant Poperen dans la Loire et siégeait alors au secrétariat national. Je le prévins loyalement de mes intentions ; il me répondit qu'il serait également candidat dans la même circonscription et il fit valoir ses arguments auprès de Laurent Fabius : « Il ne peut y avoir deux de tes secrétaires nationaux sur la même circonscription et tu dois trancher. Comme je suis l'ancien premier secrétaire de cette fédération, cette circonscription me revient. » Laurent Fabius ne trancha rien... d'autant que ses experts avaient classé cette circonscription parmi les ingagnables. Pour ma part, je ne sollicitai aucun soutien dès lors que je souhaitais me soumettre au vote des militants. Michel Debout m'invita à me retirer ; je lui proposai la même chose pour lui éviter un camoufflet. J'avais en effet rencontré de nombreux militants qui m'avaient encouragé et ma désignation me paraissait acquise. Il me rétorqua : « On voit bien que tu ne connais pas la circonscription. Il n'y a pas que des Stéphanois et tu sous-estimes le poids de la section de Roche-la-Molière, qui me soutient. » De fait, la section était dirigée par des « poperenistes », mais